

## Les habitants du foyer Sonacotra.

Une fois par mois un déjeuner est préparé au Centre Social Giono avec quelques habitants du foyer Sonacotra.

Une diététicienne, presque aussi sévère que sa tâche, accompagne le groupe composé aujourd'hui de huit messieurs.

Les aider à mieux se nourrir dans leur chambre, des recettes spéciales 'réchaud à gaz', afin de tenter de pallier les conséquences de la malnutrition dont ils sont victimes, tout comme des attaques de la tuberculose.

Je suis invitée au repas, présentée.

Ils sont nés entre 1924 et 1930, trois d'entre eux m'écoutent attentivement lorsque je leur conte le sens de ma visite et leur montre mes livres.

Les autres 'décrochent' très vite

Ils ne parlent presque pas le français. Ils n'ont pas de rapport à la lecture ni aux livres, plus de famille ou très peu, très lointaine ou très éloignée, des images mentales du 'pays' semblent s'éloigner du souvenir, seule la langue encre les confins d'une terre.

Ils sont anciens combattants recrutés par l'armée française dans des villages souvent isolés, venus percevoir leur pension pour l'adresser à leurs familles qu'ils ne verront ni vieillir, ni grandir.

Juste après l'énoncé de leurs noms et prénoms marocains ou algériens vient le nom d'un pays : le Vietnam disent-ils, non pas l'Indochine comme la nomme encore les anciens combattants français, puis se taisent, ne racontent pas.

Ils sourient, me regardent avec affection. Monsieur Y a un très beau visage, il retire son bonnet et va se peigner devant une glace.

Je me sens bavarde, leur demande s'ils possèdent des photos dans leur chambre, l'un d'eux va décrocher celle qui est collée sur l'un de ses murs.

Je lui montre la photo de mon fils que j'ai là dans mon portefeuille. Il ressemble à un marocain n'est-ce pas ?

Salade colorée, spaghettis, pommes cuites.

Ils me demandent si je vais garder les photos qu'ils me porteront demain.

Comment imaginer que je puisse dérober du presque rien qu'ils possèdent, une photographie ?  
Le lendemain, trois d'entre eux me laissent dans une enveloppe crayonnée de leurs noms, quelques photographies.

Je retiens mon souffle, je ne peux poser de questions, ni filmer.  
Ils me semblent porter en eux le sens même d'un non-lieu, d'une béance et la somme d'une infinie tendresse.

Mais où sont passés les corps qu'ils ont un jour enlacés, les femmes qu'ils ont aimées...

Miramas, le 17 avril 2005